

Bien faire

Il semble que la philosophie a depuis toujours délibérément ou non oublié de penser la puissance de la teneur adverbiale du langage pour penser l'agir et le faire. Elle a eu recours à l'interprétation de la *qualité* pour penser les êtres et les choses, supposant dès lors, une fois que l'être est stabilisé en un ensemble de qualités, que son agir et que son faire y correspondent. Dès lors si les qualités de l'être sont mauvaises il *fera mal*, tandis que si ses qualités sont bonnes, il *fera bien*. Il s'agit alors pour la philosophie de stabiliser une pensée d'un *faire en tant qu'il est bien* (qualité) plutôt que de penser un *bien faire* en tant qu'il est circonstanciel. C'est alors semble-t-il la différence fondamentale entre une théorie de la qualité des êtres et des actions des êtres et une théorie de l'*adverbialité* des actions des êtres.

Stabiliser une pensée de la qualité et donc stabiliser une pensée d'un *faire bien* suppose la construction complexe d'une grille d'évaluation à la fois des qualités (ce travail étant réservé historiquement à ce que l'on nomme la *philosophie* et l'*ontologie*) et à la fois des actions (ce travail étant quant à lui historiquement réservé à ce que l'on nomme *techniciens*). Est technicien celui qui s'y connaît en un *savoir-faire* de sorte qu'il puisse à la fois être évalué et évaluer et produire une grille dans laquelle pourra s'identifier ce faire bien (*l'eupraxis* aristotélicienne). Ceci a pour conséquence la transformation de l'agir humain, non plus en un faire, mais en un *devoir-faire*. La crise de la modernité est une tentative de s'extirper de la relation archétypale *savoir-faire* et *devoir-faire* pour revendiquer une double ouverture, celle d'une expérience d'un être et d'un faire sans-qualité et celle d'une équivalence conceptuelle et contextuelle entre un *bien-fait* et un *mal-fait*.

Il y a alors une différence fondamentale entre un *faire-bien* et un *bien-faire* : tandis que le premier suppose que le faire est déterminé par une qualité qui le conduit à la possibilité d'une détermination morale, c'est-à-dire une valeur, le second suppose que le faire est déterminé par un adverbe qui ne fait que varier graduellement la teneur du verbe faire mais sans jamais stabiliser quoique ce soit sous la forme d'un résultat normatif, moral ou idéologique. Il est alors plus que jamais important de se souvenir que nous pensons à partir du langage et à partir de la grammaire et que cette dernière a une puissance indépassable pour indiquer la direction de toute pensée. Il y a donc une différence entre un *faire-bien* et un *bien-faire* : le premier indique que l'agir est entièrement déterminé par un indice présent pour en affirmer la teneur qualitative. Le second indique que l'agir est modifié par une teneur contextuelle à son avoir lieu.

L'histoire de la modernité (la conscience d'une fin de la philosophie comme métaphysique et la conscience d'une réclamation de l'espace politique des gouvernances) est celle d'une affirmation difficile que l'être est forcément *sans qualité pour pouvoir faire* : ou pour le dire encore autrement que l'être est forcément *adverbial* pour pouvoir faire. C'est alors précisément à cet instant la conscience que l'être est sans qualité pour pouvoir faire que s'affirme le principe d'équivalence (Robert Filliou) d'un *bien fait*, *mal fait*, *pas fait*. Bien sûr il ne s'agit pas d'un principe d'équivalence comme valeur mais comme expérience. Si l'être est sans qualité il ne peut donc faire que par *désir* et non à partir d'une prédétermination de ce qu'il est et de son devoir-faire : dans ce cas est pensé à partir du commun la teneur de ce faire non comme qualité mais comme événement.

L'histoire de la pensée moderne tient de cet écart et tient de cette tentative à vouloir penser notre relation à l'agir et au faire. C'est en cela qu'est moderne la relation que la philosophie entretient à l'art. Tandis que la pensée pré-moderne est celle qui affirme qu'il doit exister des critères à la fois pour affirmer et valider la teneur de chaque *faire* et leur manière de se tenir dans le commun. C'est précisément pour cela que les pensées anciennes avaient eu recours à une séparation stratégique et archétypale du *faire* en *poïèsis* et en *praxis*. Ce que regarde alors la pensée moderne et elle ne peut le faire qu'à partir de l'art ou de ce que l'on nomme alors la *poïèsis* c'est la possibilité de faire non pas à partir d'une *prédétermination* mais à partir d'une *détermination* de l'être.

Si la pensée contemporaine n'est pas utopique c'est qu'elle sait qu'elle a pour tâche à la fois l'archéologie et la déconstruction des métaphysiques (détermination des qualités) et à la fois la volonté de penser ce que peut bien vouloir signifier – selon la formule de Robert Musil – un *être sans qualité*. Tant que la pensée, la philosophie et l'art ne sont pas en mesure de comprendre ce que signifie la puissance adverbiale et l'être sans qualité alors nous ne serons pas en mesure de *faire*.

Il y a derrière cette forme, me semble-t-il, la lecture de l'épreuve de la modernité (*être modernes parce que sans qualité*) qui très certainement s'anéantit à la fois dans le libéralisme, dans la marchandise et dans la politique de la destruction des contenus. Plus que jamais alors s'ouvre devant nous une nouvelle épreuve morale, violente, réactionnaire et absolutiste du *devoir-faire*.